

Au café Raillan, comme sans doute dans la plupart des cafés de la ville, tous parlaient avec une sorte de crainte dans la voix du nouveau crime de la rue si mal nommée rue Tranquille.

Les journaux n'en avaient encore rien dit puisqu'il s'était produit à l'aube du 15 août. Il fallait attendre l'édition du lendemain pour savoir quelque chose d'objectif. Cependant les langues allaient bon train. Chacun ajoutant son détail qu'il tenait d'un autre :

« – C'est une mascarade ! » déclarait de temps à autre le patron à qui voulait l'entendre. Tantôt l'un, tantôt l'autre disait : « – Mais que fait la police ? »

Sur le coup de midi, Marinette poussa la porte du bar. Elle la laissa ouverte et tout le monde put entendre le carillon de St Michel, sonnait la fin de la messe de l'Assomption.

« – Et on a entendu les cloches à cinq heures du matin ! » déclara encore Norbert Le Beau, le patron. « Est-ce possible ? »

Dans la salle, les gens hochaient la tête en prenant chacun son verre comme pour se donner une contenance. Personne n'établissait le lien entre les cloches qui

sonnent et le crime qui venait d'être commis. C'était seulement insolite, curieux, incompréhensible.

Marinette se dirigea vers la table du fond à gauche de la salle près de la baie qui donnait sur la place du marché. Elle embrassa avec simplicité son amie de toujours Sylvie Orosquette, et Caravaca que tous appelaient Jeannot. A la table voisine, la Mauchien, qui se faisait appeler Madame Mauchien mais que tous baptisaient « la pièce » lui fit un geste amical de la main. Toute grosse, encombrée de paquets multiples faits de sacs plastique ficelés, il lui fallait une table entière. A peine Marinette s'était-elle assise que, tel un coup de vent à son habitude, entraît essoufflé et suant, Joe le coureur : il tira de sa poche un chronomètre et le regarda en riant silencieusement : « – Midi pile ! s'écria-t-il. Salut à tous ! » Après avoir répondu à quelques plaisanteries et quolibets, eux aussi habituels, il rejoignit les tables du fond et sans façon s'assit juste en face de la Mauchien.

Dans chaque ville et peut-être dans la plupart des cafés de la même ville, il y a ainsi des clients que l'on appelle habitués. Le café, leur table, leur place à cette table, constituent leur deuxième « chez soi ». On sait bien que la solitude est un mal banalisé de nos sociétés modernes : à tout prendre, il vaut mieux une solitude des foules que la solitude tout seul. Mieux vaut encore la chaleur d'un petit groupe si artificiel soit-il et si distants soient les gens qui le composent. La famille absente ou dispersée ne sera jamais remplacée. Mais on pourra avoir dans ce cercle l'impression d'être non seulement connu, mais reconnu, au risque de moqueries plus ou moins amicales.

Les cinq se mirent à parler un peu plus bas que ne le faisaient les autres clients. Marinette venait de dire à ses compagnons que la police était venue la voir hier, et que c'était pour cela qu'elle n'avait pu se joindre au rendez-vous habituel de midi.

« – La police ! s'était indignée Sylvie Orosquette. Mais vous n'avez rien à vous reprocher ! »

Caravaca pencha un peu plus sa tête légèrement oblique et quelques tics irréguliers le secouèrent. Il ne disait rien cependant, taciturne lui aussi comme d'habitude. C'était sa façon d'exprimer son étonnement. Marinette reprenait :

« – C'est Dédé qui a été tué. Vous savez bien. Je vous l'ai amené quelques fois. Gentil cet homme, si gentil et pas compliqué. J'ai vraiment de la peine. Dire que quelques heures avant il était avec moi, chez moi ! Moi, vous me voyez égorger quelqu'un ! Je ne ferais pas de mal à une mouche.

« – Ça oui, alors ! »

Disant cela, Joe le coureur s'épongeait le front qui ruisselait malgré sa maigreur : c'est vrai qu'il faisait chaud. La Mauchien fit un signe au patron : on allait renouveler les consommations.

La vie profonde d'une ville se fait ainsi dans certains lieux publics mais discrets, non officiels. C'est là que se forge l'opinion réelle des habitants. Ce qui se dit là se redit ailleurs et s'accroît encore dans d'autres lieux du même type. Il y a des effets de réseaux où l'information ne sort plus des téléviseurs ou n'est plus inscrite sur les pages de journaux en images ou en titres. Les médias ne

font que confirmer l'opinion déjà présente, déjà tissée autour de l'événement objectif comme un maillage protecteur et concret. De leur côté les médias développent souvent leur information à partir de cette opinion dont ils viennent, disent-ils, tâter le pouls. Aussi une information qui ne s'entoure pas de cette opinion, en quelque sorte charnelle, ne constitue qu'un événement froid, lointain, étranger ... Qui laisse indifférents les gens du commun, ni experts, ni journalistes. Et s'éloigne dans le flot de tous les événements.

Ici, à Carcassonne, dans la ville aux deux cités, l'événement était double : deux crimes rapprochés dans le temps et se rapprochant de plus en plus dans l'esprit de ceux qui en parlaient.

C'est ainsi que Marinette, laquelle se levait toujours tard, apprit qu'un deuxième meurtre avait été commis à l'aube. D'une certaine façon elle en fut rassurée. Qu'on lui mette sur le dos l'un des crimes, passe encore, mais deux !

« – De toute façon, ma pauvre, lui dit Sylvie Orosquette, je ne sais pas comment vous auriez pu le suspendre à la grille de la porte du 9. L'homme, d'après ce que l'on sait, était de belle taille ... »

Elle lui dit tout ce qu'elle savait. Dès son premier passage au Longchamp, on ne parlait que de ça. Dans la rue Tranquille, vers sept heures, où se tiennent le jour des jeunes marginaux, on avait trouvé le cadavre debout, les pieds ne touchant pas terre, le visage boursoufflé et bleui, langue sortie de la bouche pour chercher un dernier souffle d'air, yeux exorbités. Une cordelette de tente

en nylon résistant le serrait au cou profondément, attachée soigneusement au vieux heurtoir de bronze du 9 de cette rue étroite où ne passait aucune voiture et bien peu de personnes, excepté les quelques riverains. Les mains de l'homme étaient, elles aussi, attachées aux barreaux d'une sorte de grille qui protégeait le haut de l'ouverture. Tout cela avait été fait avec soin, comme en prenant son temps, nœud serré sur un nœud précédent plus serré encore.

On commentait à plaisir la réaction horrifiée de l'habitant du 9 de la rue Tranquille : au moment de sortir de chez lui pour promener son chien à des fins hygiéniques, il n'avait pu ouvrir la porte ; par la fenêtre du premier, en se penchant même il ne voyait pas bien ce qui se passait, il n'arrivait pas à croire le peu que ses yeux lui montraient : des bras étirés, une tête barbue dépassant de la porte, une masse indiscernable dans le petit jour de sept heures.

La police, appelée aussitôt dans l'affolement, l'avait délivré de chez lui. Le chien après avoir pissé dans le petit couloir, hurlait à présent à la mort. Même les coups ne parvenaient pas à le faire taire.

Le mot de Sylvie s'arrêtait là : elle avait conté tout cela d'une voix nette et fine, mais contre son habitude elle se ménageait quelques effets. Tout au long de sa péroraison, La Mauchien s'était tenue coite avec un sourire élargi sur sa face jaunâtre, comme quelqu'un qui attend son tour de parler. Caravaca secouait la tête de plus en plus vite pendant que Joe le coureur semblait toutes les deux minutes prêt à s'élancer pour une nouvelle course au cœur de la ville.

« – Notre amie en sait un peu plus ... » continuait-elle.

La Mauchien racla le fond de sa gorge et sa voix, éraillée en général, l'était encore un peu plus, car elle parlait à voix basse.

« – Je ne devrais pas vous le dire, mais vous ne le répéterez pas aux autres, Marinette. Je sais par mon neveu Charles, le policier, que personne n'a entendu le moindre bruit. Le chien n'a pas aboyé, Monsieur Martin, le propriétaire du 9 n'a pas été réveillé. Les voisins pas davantage. C'est ce que m'a dit Charles à dix heures. Il m'a dit aussi ... »

Elle se pencha vers la table voisine.

« – La victime ne se serait pas débattue, comme si elle était consentante. »

« – C'est à n'y rien comprendre ! » déclara un ton plus haut Sylvie Orosquette.

« – On ne se laisse pas étrangler comme ça ! » s'écria presque Joe le coureur.

Jean Caravaca bougeait sa tête, appuyant de son mouvement le dire des autres.

« – Ils se connaissent peut-être ! » dit-il doucement.

« – Quand même ! Quand même ! » protestait Joe, réagissant à ce détail que jusqu'à présent il ignorait. « On ne se laisse pas assassiner comme ça ! ... On bouge, on se remue ! »

Lui-même bougeait, remuait. La table elle aussi se mettait à tanguer dangereusement pour la Mauchien qui se trouvait derrière. Avec fermeté elle dit nettement :

« – Joe, stop ! »

Il se calma. La Mauchien, alors, se penchant encore, dit presque à voix basse :

« – Charles m’a dit aussi que sur la porte, comme pour l’autre avant-hier, il y avait bombé à la peinture la lettre K. »

Sylvie, malgré son calme naturel, s’agita elle aussi : elle n’avait pas été encore dans la confidence pour ce détail d’importance et elle en voulut à cette « La pièce » comme on l’appelait, qui, finalement, lui volait son effet.

*

Quelques minutes après il ne restait à la table que Marinette et Caravaca. La Mauchien avait dit :

« – Je vais travailler ! J’apprendrai peut-être quelque chose ! »

Les deux autres s’étaient levés sans rien dire. Joe le coureur prenait déjà son pas de gymnastique pour l’une de ses courses dont lui seul possédait le sens et l’utilité. Sylvie Orosquette avait resserré les boutons de nacre de sa blouse d’été, assuré son chapeau à voilette et était sortie sans dire au revoir à personne. Sans doute allait-elle s’installer à la table d’un autre bar où elle avait, comme ici, son heure du jour et son habitude.

Pendant quelque temps ils ne parlèrent pas : Marinette achevait de se réveiller avec un double café. Jean Caravaca la regardait distraitement et sa tête ne bougeait presque plus. Norbert Le Beau avait dit une fois de plus à de nouveaux clients que cette affaire était une mascarade.

« – On ne sait pas qui a été assassiné ? » demanda soudain Marie-Antoinette Maraval.

Caravaca eut une sorte d'hésitation et quelques secondes son regard plutôt endormi devint plus vif, avec des étincelles d'agressivité.

« – Comment le saurais-je ? » répondit-il ensuite mollement. C'est en sortant de la messe de neuf heures que l'abbé nous en a parlé dans la sacristie. Tout le monde déjà en causait dans la rue piétonne, et la rue Tranquille était bloquée à chaque bout. Mais l'abbé était en retard et il ne nous a presque rien dit. »

« – Qui ça peut être ? » s'interrogeait-elle à voix haute. Caravaca hochait la tête des deux côtés : Marinette n'y faisait pas attention, car elle le connaissait de longue date. Pourtant elle en fut agacée.

Elle lui dit : « – Arrête de discuter avec toi-même ! Parlons plutôt, veux-tu ? »

Quelques longues secondes passèrent. Ils se regardèrent tous les deux mais sans se voir réellement, les yeux vagues, lui un peu fuyant, elle visiblement en train de réfléchir intensément.

« – Tu comprends ! dit-elle enfin, cette série de crimes ne me plaît pas. Revel, assassiné jeudi dernier, chez lui. André, égorgé devant chez moi dans la nuit de dimanche. Le dernier, étranglé cette nuit dans cette rue Tranquille. Ça ne me plaît pas ! Il me tarde de savoir qui c'est ! »

« – Pourquoi ? demanda Caravaca. Tu es curieuse ou inquiète ? »

Elle le fixa assez durement comme si elle estimait le poids de la question qu'il lui posait.

« – Ça ne te regarde pas ! » dit-elle en fin de compte.

« – Tu veux qu'on parle ou non ... »

Depuis le début de la conversation, il ne bougeait plus rythmiquement sa tête oblique et son attitude était plus nette, l'œil devenait vif, la parole plus ferme.

« – Oh ! Après tout ! s'écria-t-elle un peu après. Eh bien ! Oui. Je suis inquiète. Pourquoi la police est-elle venue me voir ? C'est vrai – Dédé était chez moi juste avant de se faire égorger. Mais je n'y suis pour rien ! Je n'y suis pour rien ! Tu le crois, Jeannot, toi au moins ? »

Caravaca approuva en bougeant sa tête.

« – Je sais ! » dit-il.

Elle le regarda un peu étonnée.

« – Oui. Tu le sais. Tu me connais. D'ailleurs le commissaire lui aussi en est bien persuadé. Il m'a tout raconté de l'affaire ; il m'a indiqué tous les éléments qu'il avait. Enfin, je crois. »

« – La police ne dit jamais tout : elle cherche à faire parler. »

« – Ça m'est égal. Je ne sais rien. Je n'ai rien à dire de plus. Que peuvent-ils contre moi ? Je dormais à cette heure-là. Je n'ai aucune idée pour ce qui est du meurtrier. C'est vrai, je connaissais bien Revel. Un drôle de numéro, celui-là ! Rien à voir avec Boissard. D'ailleurs peut-être n'y a-t-il aucun lien entre ces deux crimes. C'est peut-être pour ça qu'il me tarde de connaître le nom de celui qui a été tué cette nuit. Soit les trois victimes ont quelque chose en commun. Soit, seulement les deux dernières. Soit aucune. Tout est là ! »

Caravaca hochait la tête, beaucoup plus calmement

cependant que lorsqu'il était seul dans son propre silence. Il ne semblait pas approuver. L'air dubitatif, il observait Marinette, critiquant, aurait-on dit, ce qu'elle disait.

« – Tu n'es pas d'accord ? » lui demanda-t-elle.

« – Je ne sais pas ! dit-il. Je ne sais rien. Ce qui me gêne, c'est que tu cherches à te justifier. Qui t'accuse ? Même pas la police pour l'instant. Mais seulement, méfie-toi. On peut te forcer à dire des choses sur les autres qui pourraient les mettre en difficulté, laisser planer des doutes ... »

Il était rare que Caravaca parlât aussi longuement. L'autre l'écoutait, amusée. Brusquement elle éclata d'un grand rire.

« – Mon pauvre Jeannot ! s'écria-t-elle. Qui voudrais-tu que je mette en difficulté ? Toi, peut-être ! » Et elle rit encore.

« – Tu sais beaucoup de choses sur les gens ... C'est tout ce que je veux dire. »

« – Toi aussi, tu sais beaucoup de choses, La Mauchien aussi. Ne parlons pas de Sylvie qui est au courant de tout. Mais vois-tu, tout ça pourtant nous échappe ! »

Caravaca haussa les épaules comme pour dire : *Qui sait !*

« – C'est vrai ! reprit-elle. Je connais bien un certain monde de cette ville. Du beau monde et du vilain. Ou plutôt du beau monde quand il se fait vilain. Vilain, c'est bien faible en fait. Quelquefois il faudrait dire dégueulasse. Oh ! et puis (elle soupira) qu'est-ce que cela me fait ! Les gens s'amuse, ils en ont bien le droit. Moi, j'en vis un peu, alors ! Je ne vais pas cracher dans le

plat. Mais il faut que chacun soit juste avec les autres, tu comprends. Que tout se fasse en amitié, même si ce n'est pas très propre. C'est partout pareil – Carcassonne ne diffère pas des autres villes, tu vois. J'en suis certaine. Je sais des choses sur le département, sur la région. On ne me fera pas taire, s'il le fallait. Pour l'instant, je n'ai rien à dire. Mais si tout ça dégénère, si l'on vient à se tuer l'un l'autre, ça n'ira pas. J'en sais long et toi aussi, Jeannot, tu en sais beaucoup sur un monde bien prudent et soigneusement protégé de dimanches, de soutanes et d'encens. Enfin ! Toi non plus, tu ne diras rien. »

« – On ne m'a rien demandé ! »

« – Tu ne diras rien »

*